

Le Réel, est-ce que ça marche ?*

Notre prochain colloque prend son départ de propos de Lacan, au temps de « La Troisième », qui nous ont paru propices à supporter les questions de notre présent, propos où l'avenir de la psychanalyse est mis en relation avec *l'avenir du réel* — expression belle et énigmatique, propre à faire pendant à *L'avenir d'une illusion* freudien —, la relation est d'autant plus probablement consciente chez Lacan que l'avenir de la religion est une part essentielle de ces propos prophétiques. Expression trop énigmatique, peut-être, pour faire un titre de colloque.

Je reprendrai ici cette question de l'avenir du réel, en mettant *Réel* en italiques, c'est-à-dire en désignant la catégorie elle-même et non ce qu'elle subsume. J'insiste : je ne parle pas ici du réel directement, mais de ce que Lacan veut dire quand il en parle, et nous plus ou moins à sa suite¹. Je rappelle à cet égard l'adage de Spinoza : « Le concept de chien n'aboie pas », ce qui veut dire que les propriétés du *concept* de réel ne sont pas les mêmes que les propriétés du réel lui-même (par exemple, Lacan dit dans *R,S,I* que le réel est impensable ; eh bien ça ne veut pas dire que le concept de réel est impensable, ce qui serait fâcheux²). L'avenir de la pratique analytique n'est pas séparable de l'avenir de la théorie ou de la pensée analytique. Le réel de Lacan (il l'a dit parfois comme ça : « mon réel ») est une idée puissante et nouvelle, mais aussi très difficile ; lui-même répète que c'est une hypothèse aventurée, non nécessaire au freudisme. Y aura-t-il une suite à Lacan ? Si nous laissons le « lacanois », comme dit Patrick Valas, devenir une langue de bois — que ce soit par fermeture dogmatique ou par relâchement dans le n'importe quoi —, un jour, toute la production psychanalytique lacanienne abondante, mais dont bien peu émerge en dehors de nos cercles, va s'effondrer comme une chose morte. Et c'est ce qui se produira si nous transformons les paradoxes et provocations de Lacan — par exemple « le réel c'est l'impossible » — en stéréotypes, en ritournelles dont nous ne nous avouons pas à nous-mêmes que nous ne savons

*Intervention effectuée le 5 octobre 2003, dans le cadre d'une journée interne de l'EPSF consacrée à la préparation du colloque des 20, 21 mars 2004.

¹ Il est vrai que je ne fais pas ici fonctionner les trois consistances, encore moins leur équivalence, dans le nœud. Les énoncés que je considère ne sauraient guère se déduire de la considération directe du borroméanisme. La question serait plutôt ici comment, avec ce qu'il dit du réel, Lacan peut le construire comme une consistance. Nulle contestation d'une démarche qui prend le nœud et sait s'en servir dans la clinique.

² Sauf à développer une « réélologie » négative symétrique de la théologie négative. Cette tentation existe.

pas ce que ça veut dire, ou bien alors que nous laissons tomber. C'est pourquoi il me paraît utile de pointer certaines difficultés que chacun devrait éclaircir pour son compte.

Cet exposé a été préparé dans la hâte ; c'est pourquoi il y a beaucoup de questions dont j'espère qu'elles ne seront pas prises négativement. Si j'avais eu plus de temps, il y aurait plus de réponses.

Première difficulté : réel au sens technique ou au sens commun ?

Quelle est la portée du ternaire R,S,I ? Réel, Symbolique et Imaginaire. Sont-ils des catégories, des dimensions de l'expérience analytique, ou des catégories de l'expérience du parlêtre ? — voire les dimensions de l'être³ ? Il arrive à Lacan de dire que son ternaire est forgé strictement pour le discours analytique. Que les autres discours s'y retrouveront peut-être mais peut-être pas. Cette position de rigueur prudente paraît particulièrement pertinente en ces temps où la prise de la psychanalyse dans la culture n'est pas nulle à l'état diffus, mais elle est dans un grand repli et isolement quant à sa position dans la science, l'invention et la pensée. Donc le réel du discours analytique ne serait pas forcément le réel des autres. C'est à l'aune de notre expérience spécifique qu'il faut les jauger. Seulement quand, pour ne prendre que cet exemple — crucial —, Lacan parle du réel (la facticité réelle) des camps de concentration (pour mieux dire, d'extermination), vous m'accorderez que le qualificatif « réel » paraît déborder l'expérience analytique, et fait appel en nous à d'autres évidences. Ceci pour dire que le terme *réel* ne peut ni être pris seulement dans le — les — sens de la langue, ni en être coupé et pris comme un terme purement technique — mais ce flottement est un nœud d'équivoques incessantes.

Deuxième difficulté : impossible logique, ou impossible subjectif ou pratique ?

Il faut d'abord distinguer l'impossible strict, disons logique (mais aussi physique : tel phénomène en contradiction avec les lois de la physique) et l'impossible subjectif pathique (« pathologique ») — l'*insupportable* —, pratique ou pragmatique, l'infaisable, l'irréalisable. Ce qu'un individu donné dans des circonstances données ne peut pas faire, ou ne peut pas supporter (sans... mourir, devenir fou, ou toute autre avanie — aller en analyse) — ainsi le réel du traumatisme —, n'a aucun rapport précis avec l'impossible logique. Balayons ici l'inimaginable, l'invraisemblable, l'incroyable et autres catégories purement subjectives qui rabattraient l'impossible lacanien sur une petite psychologie sans portée (« pas possible ! »). Lacan souligne dans ... *ou pire*, de

³ Le petit livre remarquable, malheureusement non réédité de Jean-Claude Milner, *Les noms indistincts*, est une remarquable tentative de déplier systématiquement la remarque faite un jour par Lacan, dans *R,S,I*, qu'avec le nœud, il essayait en somme de donner la seule ontologie qui se tienne. Fidèle à Lacan, Milner n'emploie guère le mot être, mais ça ne change rien à l'affaire. Les trois « suppositions » formulées par Milner sont R : il y a ; S : il y a de la différence ; I : il y a du semblable et du dissemblable.

l'impossible vrai, que « cet impossible, en tant qu'il se démontre, ne se transgresse pas ».

En quel sens les professions impossibles le sont-elles ? Remarquons qu'elles font mentir le proverbe vaudois célèbre chez les lacaniens : « Rien n'est impossible à l'homme, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse ! » S'agissant de gouverner, éduquer, psychanalyser (voire faire désirer), pour autant que ce soit impossible, eh bien, ce qu'il ne peut pas faire, il le fait justement ! C'est autre chose que sauter par-dessus son ombre qui est purement et simplement impossible (physiquement). Dans ce registre de l'impossible pratique, bien des choses qui furent longtemps impossibles, limites déterminant des vies et des civilisations, sont devenues effectives par ce développement technique que Lacan va baptiser d'invasion du réel. Le véritable impossible, lui, ne se transgresse pas — et c'est celui qu'il faudrait établir quant à l'écriture du rapport sexuel, puisque Lacan dit bien que ce n'est pas démontré.

Troisième difficulté : ce qui est impossible existe-t-il ou n'existe-t-il pas ?

L'aphorisme « Le réel, c'est l'impossible » est un paradoxe violent, pour ne pas dire un défi à l'entendement. C'est voulu, et c'est prendre Lacan au sérieux de le recevoir comme tel. Car tout un chacun considère, même sans le savoir — comme la logique elle-même —, que ce qui est réel est *a fortiori* possible (seul ce qui est possible peut être réel), mais que tout ce qui est possible n'est pas pour autant réel.

Alors je vous demande : *le réel c'est l'impossible*, pour vous, ça veut dire que ça existe, ou que ça n'existe pas ? Ça quoi ? « Ça » d'une part, qui est impossible. Exemple : l'impossible du rapport sexuel — impossible à écrire : qu'est-ce qui est réel, le rapport ou le non-rapport ? « Ça » d'autre part qui est réel. Exemple, à nouveau, les camps de concentration, réels, que trop réels ; certes pas inexistantes — impossibles ? En un sens trivial, oui : on n'aurait jamais cru ça possible. Mais sont-ils impossibles au sens lacanien du « ne cesse pas de ne pas s'écrire » ?

Quatrième difficulté, que veut dire « s'écrire » ?

Que veut dire alors « s'écrire » dans la théorie lacanienne de la modalité ? Est-ce l'équivalent de *se produire*, ou bien est-ce : *être symbolisé*, ou mieux *littérialisé*⁴ ?

⁴ Certaines présentations de Lacan donnent à penser que le violent paradoxe habille en fait une position logique tout à fait simple. « Ce que j'appelle *l'impossible, c'est le réel* se limite à la non-contradiction. Le réel est l'impossible seulement à écrire, soit ne cesse pas de ne pas s'écrire. » *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, 8 mars 1977. Mais aussi bien dans « La Troisième » : « imaginez qu'il n'y ait rien d'impossible dans le réel », etc. L'impossible est ici ce qui n'existe pas, et dont on peut être sûr que ça n'existera jamais ; parce que tout n'est pas possible, le mot « réel » a un sens, et « le réel c'est l'impossible » veut seulement dire l'impossible, le fait qu'il y ait de l'impossible, est la condition de

La difficulté est donc d'abord que, pour tout un chacun, si c'est *impossible* au sens vrai, celui qui, comme le dit Lacan, ne se transgresse pas, eh bien, *ça n'existe pas*. Et que, d'autre part, il paraît impossible — mentalement — (et pas réel du tout !) de disjoindre réel et existence. Ce qui n'existe pas peut-il être dit réel⁵ ?

Quoi qu'il en soit, il y a une difficulté interne chez Lacan : « le réel c'est l'impossible » veut-il dire que ce qui est impossible « ne cesse pas de ne pas s'écrire » et donc n'existe pas : par exemple le rapport sexuel ? Ou bien *réel* implique-t-il, comme dans tous les sens communément reçus, que ça existe, par exemple comme pur donné (les philosophes diraient plutôt donation) — ainsi le « Il y a » de Milner⁶ —, et donc impossible veut dire autre chose : par exemple « s'écrire » ne devrait plus être lu comme la formule lacanienne de « se produire », mais renverrait à la symbolisation dans sa version écrite⁷. Ainsi en 1967, dans *La logique du fantasme* : la possibilité de l'acte sexuel n'a été démontrée dans aucun système formalisé, dit Lacan, mais ça ne veut pas dire qu'il n'existe pas :

L'acte [sexuel] est impossible.

Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas. Ça ne suffit pas pour le dire. Puisque l'impossible c'est le réel, tout simplement. Le réel pur. La définition du possible exigeant toujours une première symbolisation.

Si vous excluez cette symbolisation, vous apparaîtra beaucoup plus naturelle cette formule : *l'impossible c'est le réel*.

Il est un fait qu'on n'a pas prouvé, de l'acte sexuel, la possibilité, dans aucun système formel⁸.

Alors *impossible*, est-ce ce qui, donné, existant, résiste à la symbolisation ? Il semble bien que de son aphorisme Lacan déduise tantôt l'existence tantôt l'inexistence — y compris pour le rapport sexuel.

Une des voies pour comprendre est donc que Lacan considère que *le possible est second par rapport au réel pur*, ou à l'existant, et non pas antérieur, c'est-à-dire que l'impossible ne serait pas la négation du possible⁹ (ce qui fait linguistiquement déjà difficulté). Le possible est déjà symbolisé, le réel *pas encore*, ou ne le sera *jamais*. Entre *pas encore* et *jamais*, impossible relatif et

possibilité d'un réel quelconque, lui existant, et nullement impossible — en conformité avec le plus robuste sens commun.

⁵ Si dans le platonisme les nombres et les idées sont réels, plus réels que l'empirique, c'est que justement ils ont une existence séparée.

⁶ Cf. *Les noms indistincts*, *op.cit.*

⁷ Le « s'écrire » des modalités doit-il s'interpréter en référence à « l'autre écriture » que constituent les nœuds — comme semblait me l'objecter Jean-Michel Vappereau ? À voir. À mon avis, la centralité de la définition du réel par l'impossible correspond davantage, comme l'indique bien qu'il y ait « La Troisième », à la période où l'idéal de Lacan est le formalisme.

⁸ *La logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 10 mai 1967.

⁹ Lacan invite explicitement à le prendre comme ça dans le Séminaire XI.

impossible absolu, la différence est radicale pour la pratique analytique : si c'est « pas encore », on peut avoir idée de symboliser le réel, si c'est « jamais », il faut s'y prendre autrement¹⁰... Dans la théorie lacanienne des modalités, le possible « cesse de s'écrire » (ou bien « cesse, de s'écrire » je n'ouvre pas ici cette discussion) : littéralement, la formule comporte que « cesse » est second par rapport à une écriture d'abord donnée. Ça mettrait le possible du côté d'une ombre, et pas d'un futur. Mais le possible est second par rapport à quoi ? pas au Réel, puisque celui-ci ne cesse pas de ne pas s'écrire. Par rapport au nécessaire, qui ne cesse pas de s'écrire. Par rapport au contingent, qui « cesse de ne pas s'écrire ». Mais c'est ici le lieu de s'apercevoir que *le réel des modalités* n'est pas le *réel des trois catégories*, puisqu'en celles-ci on ne retrouve ni le nécessaire, ni le contingent, ni le possible. Inversement, la logique modale ne connaît ni l'imaginaire, ni le symbolique. Ce n'est donc pas le même champ de définition.

Sur une référence à Koyré

J'en viens à mon propos principal qui s'énonce dans la question : « *le réel est-ce ce qui marche, ou ce qui empêche que ça marche ?* » à partir d'une remarque sur le réel de la science, référence constante chez Lacan pour définir ce qu'il en est du réel dans l'expérience analytique.

Certains lecteurs cultivés trouvent un appui et un antécédent à la définition par Lacan du réel par l'impossible chez Koyré — et il est vrai que Lacan, lecteur fervent de Koyré, se réfère dans *La relation d'objet* au(x) passage(s) de Koyré qui peuvent autoriser ce rapprochement¹¹. Notons bien que la formule « le réel c'est l'impossible », nettement ultérieure chez Lacan, ne se trouve pas chez Koyré, et, comme nous allons le voir, pour les meilleures raisons. On trouve bien chez lui, par contre, la formule que l'originalité de Galilée c'est d'« expliquer le réel par l'impossible ». Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je cite :

Il n'est pas étonnant que l'aristotélien se soit senti étonné et égaré par ce stupéfiant effort pour expliquer le réel par l'impossible — ou ce qui revient au même pour expliquer l'être réel par l'être mathématique¹².

[...] Le concept galiléen du mouvement (de même que celui de l'espace) nous paraît tellement naturel que nous croyons même que la loi d'inertie dérive de l'expérience et de l'observation, bien que, de toute évidence, personne n'a jamais pu observer un mouvement d'inertie pour cette simple raison qu'un tel mouvement est entièrement et absolument impossible [...] nous ne sommes plus conscients du caractère paradoxal de sa décision de traiter la mécanique comme une branche des mathématiques, c'est-à-dire de substituer au monde

¹⁰ Exemple intéressant : la mort ! pas encore — ou jamais ?

¹¹ J. Lacan, séminaire *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 429.

¹² *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Puf, p. 166.

réel de l'expérience quotidienne un monde géométrique hypostasié et d'expliquer le réel par l'impossible¹³.

Expliquer le réel par l'impossible ne veut donc pas dire du tout pour Koyré que le réel c'est l'impossible. L'impossible, pour Koyré, dans ce contexte, c'est la mathématique, les lois physiques purement mathématiques. L'impossible est donc du côté du symbolique, si on admet que les mathématiques sont du symbolique — ce que Lacan n'a pas toujours dit, mais c'est bien ainsi qu'en 1957 il le commente¹⁴.

Le *réel* qu'on explique c'est *ce qui se produit effectivement*, dans un sens, en somme, commun, « le réel de l'expérience quotidienne ». Les aristotéliens professaient que le réel sublunaire était trop confus, trop qualitatif pour pouvoir être mathématisé — à la différence des astres parfaits. Le platonisme de Galilée tient tout entier dans la thèse que Dieu a écrit le livre du monde en langage géométrique, ce pourquoi on peut écrire la physique en lois mathématiques. L'expérience est peut-être « impure », comme le dit Lacan, mais elle est explicable par le symbolique.

Expliquer le *réel* par l'*impossible*, c'est expliquer le réel, c'est-à-dire l'*empirique*, par le *symbolique*, c'est-à-dire le *mathématique*. Le réel n'est donc pas pour Koyré, exégète de Galilée, le non-symbolisé, bien moins encore l'impossible à symboliser, c'est le symbolisable au sens précis de mathématisable : ce qui n'est jamais réalisé complètement dans l'expérience (la mathématique pure) permet pourtant d'expliquer efficacement le réel. Que ce soit possible ne fait pas venir par hasard Dieu sous la plume de Galilée. C'est une fonction constante du dieu des savants (et des philosophes) depuis qu'il y a une physique, et Lacan l'a parfaitement pointé en y désignant une forme majeure du sujet supposé savoir. Si je me suis étendu là-dessus, c'est que ce n'est pas simplement un point d'histoire, ça nous concerne directement et centralement. Il y a tout un pan du discours de Lacan sur le réel qui relève de ce platonisme, où ce qu'il y a de réel dans la réalité, c'est ce qu'écrivent les petites lettres de l'écriture mathématique. Le *réel de la structure* est de fait de ce côté-là : l'ambition du mathème était de faire pour le réel de l'inconscient l'équivalent de la physique pour masse, mouvement, énergie.

Sujet supposé savoir et savoir dans le réel

J'ai mentionné le sujet supposé savoir. Tout lecteur de Lacan peut voir, à le lire, que Lacan ne sépare jamais les aspects les plus cliniques de celui-ci (le

¹³ *Ibid.*, p. 179.

¹⁴ « C'est parce que l'on part d'une formalisation symbolique pure que l'expérience peut se réaliser correctement, et que commence l'instauration d'une physique mathématisée [...] on n'y est jamais parvenu avant de se résoudre à faire au départ cette séparation du symbolique et du réel [...] », séminaire *La relation d'objet*, op. cit., p. 429.

Sss) de ses implications philosophiques et théologiques les plus radicales. La grandeur et le risque de Lacan est dans cette inscription des problèmes de l'inconscient dans le champ de la pensée. Beaucoup de questions et de thèses de Lacan sont incompréhensibles sans ces percées incessantes au-delà de la clinique. Le sujet supposé savoir est au principe du transfert, et simultanément c'est une nouvelle nomination du dieu des philosophes, c'est-à-dire du dieu identifié à l'*intelligibilité du réel*¹⁵. C'est précisément à partir de là qu'on peut comprendre la nécessité et les difficultés d'un thème, d'une question qui s'impose à Lacan, en particulier l'année des *Non-dupes errent* —, la question du *savoir dans le réel*. La science mathématisée existe. Qu'elle soit possible implique, dans les termes de Lacan, qu'il y a du savoir dans le Réel. Comment en rendre compte sans faire exister le sujet supposé savoir ? Si le problème se pose à Lacan psychanalyste, c'est qu'il s'agit de rendre compte en quel sens l'inconscient aussi est un savoir dans le réel. La question du savoir (donc du symbolique) dans le réel hante Lacan en tant que philosophe, mais avant tout parce que se pose la double question : du savoir psychanalytique et du savoir inconscient qui est « dans le réel » lui aussi — mais ailleurs. La « Lettre aux Italiens » résout — provisoirement — le problème en distinguant les savoirs et semble renoncer au savoir dans le réel pour la psychanalyse¹⁶.

Avant d'y mettre l'inconscient comme savoir (du côté de la langue), Lacan met *dans le réel la structure*¹⁷. Là encore, s'appuyant sur la physique, sur une certaine épistémologie, il affirme que la structure n'est pas modèle, mais qu'elle est *dans le réel* : non pas seulement les relations qui constituent la structure, mais les formules de ces relations (ce qui importe pour les liens du réel et de l'écriture). Mais alors nous débouchons sur la question principale que je veux poser à partir du texte de « La Troisième » : le Réel est-il ce qui marche, ou ce qui empêche que ça marche ? Elle s'enchaîne directement, comme vous allez le voir, avec celle du savoir dans le réel.

Le Réel est-il ce qui marche ou ce qui empêche que ça marche ?

L'inconscient au sens de Freud, c'est au nom de quoi je pose la question du savoir dans le réel [...]

¹⁵ Cf. dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 212 : le « Dieu du message », celui de Moïse, Spinoza, Freud, est défini par Lacan « une pensée qui règle l'ordre du réel ».

¹⁶ J. Lacan, « Lettre aux Italiens » : « Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger. [...] L'analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. »

¹⁷ « La notion de champ n'explique rien, mais seulement met noir sur blanc, soit suppose qu'est écrite ce que nous soulignons pour être la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce dont j'ai d'abord posé ce qu'il en est de la structure. »

Y en a. Et il n'y a pas besoin de l'inconscient de Freud pour qu'il y en ait. Y en a selon toute apparence, sans quoi le Réel ne marcherait pas. [...] Le Réel c'est comme le discours du maître ; c'est le discours grec. Le réel, il faut que ça marche. Et on ne voit pas comment ça marcherait, sans qu'il y ait dans le Réel du savoir.[...] ¹⁸.

Ça c'était *Les non-dupes errent*, en avril 1974, six mois avant « La Troisième ».

« La Troisième » (1er novembre 1974) prend son titre (outre que c'est le troisième discours de Rome) de ce qu'elle introduit la troisième (*définition*, par exemple) du réel : je rappelle le minimum de cette troisième définition, qui correspond au centrage, désormais, du discours de Lacan sur cette catégorie :

Le discours du maître par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Eh bien, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel, justement, *c'est ce qui ne va pas*, ce qui se met en croix dans ce charroi, bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

Ce qui débouche sur « j'appelle symptôme ce qui vient du réel », thèse essentielle pour la clinique. Et :

Le sens du symptôme, c'est le réel, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses au sens où elles rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante.

Notons que la relation précise du symptôme au réel n'est pas encore réglée : est-il réel, ce qui vient du réel — ou réel « seulement pour nous » en un sens mineur ? Je cite :

Il ne faut pas trop dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel, je veux dire au réel, naturellement le seul concevable, le seul à quoi nous ayons accès. Au niveau du symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel, c'est la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants. Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose ¹⁹.

¹⁸ J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, 23 avril 1974.

¹⁹ Conférence de presse, deux jours avant « La Troisième » (29 octobre 1974), inédit. Le 15 mars 1977 : « Le symptôme est réel, c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui conserve un sens dans le réel » (il vient de définir le réel comme excluant le sens).

Ce « C'est tout », ça me fait penser à une parole qui m'avait marqué en un temps où bien des choses allaient mal pour moi : « La réalité, ça s'arrange toujours » ; comme celui qui me disait ça avait perdu certains des siens dans les camps, je ne pouvais que comprendre qu'elle s'arrange toujours, avec ou sans vous, *c'est tout*. Cette indifférence absolue au vivant et au sujet, voilà un trait du réel lacanien.

Alors voilà :

– est-ce que le Réel, c'est *comme* le discours du maître, est-ce qu'il faut que ça marche — et ce *il faut* n'est pas comme dans le discours du maître un impératif, c'est une nécessité, c'est-à-dire qu'en effet ça marche, sans que personne ait à y consentir et que le refuser n'y change rien ? Et pour cette raison, pour comprendre comment c'est possible (question typiquement philosophique), il est nécessaire d'admettre qu'il y a du savoir dans le réel.

– ou bien le Réel c'est ce qui fait que ça ne marche pas, c'est ce qui se met en travers du discours du maître, c'est ce qui ne va pas²⁰, c'est le symptôme, ou ce dont vient le symptôme ?

À six mois de distance, les énoncés lacaniens sont donc sur ces points assez précisément antithétiques. Comment s'y retrouver ? On pourrait supposer que d'avoir énoncé la « thèse » (« c'est comme le discours du maître ») est précisément ce qui lui révèle la nécessité au contraire de poser l'antithèse ; il n'est pas rare que la pensée avance ainsi. Mais en fait, ici, c'est plus complexe. Je crois qu'il est important de voir pour lire Lacan, spécialement celui de cette dernière période (qui ne fait pas que trouver, mais qui cherche en effet), que bien des énoncés d'apparence définitifs ne sont en fait qu'une des branches d'une alternative dans laquelle il oscille, d'un problème qu'il se pose — et souvent il revient sur ce qui paraissait faire solution.

On peut utiliser pour résoudre l'alternative présente une voie courte, en s'appuyant sur des thèses ultérieures : le réel n'est pas un, il n'y a que des bouts de réel (séminaire *Le sinthome*, 16 mars 1976) — et alors on aurait un bout qui marche, qui est mathématisable, qui est l'objet de la science, et un bout qui est ce qui ne va pas, qui est du côté du symptôme, voire, comme Lacan le dit une fois, toujours fin 1974, qui est identique au *mal*, tout simplement²¹ — ce qui

²⁰ La version de l'interview à *Panorama* (29 novembre 1974) accentue encore le « ce qui ne va pas » du côté de son appréciation par les hommes : « J'appelle symptôme tout ce qui vient du réel. Et le réel c'est tout ce qui ne va pas, ce qui ne fonctionne pas, ce qui fait obstacle à la vie de l'homme et à l'affirmation de sa personnalité. » Que ça n'aille pas pour nous n'implique pas que ça n'ait pas de loi ni d'ordre. Si la science fait proliférer le réel, comme Lacan le dit alors, ça peut être insensé, voire, comme il le dit aussi à *Panorama*, monstrueux, mais ce n'est pas un pur chaos.

²¹ « Ma réponse à tout cela c'est que l'homme a toujours su s'adapter au mal. Le seul réel concevable auquel nous ayons accès est précisément celui-ci, il faudra s'en faire une raison. Donner un sens aux choses comme on disait », 29 novembre 1974, interview à *Panorama*.

renvoie tout de même à autre chose que le discours du maître simplement —, à commencer en somme par le réel de la douleur, qui n'est pas sans nous occuper.

On peut aussi distinguer les plans et dire que le réel marche à sa façon, qui n'est pas celle du discours du maître, et qui ne va pas non plus pour le parlêtre. Au double sens de « marcher » : avancer, progresser *et* fonctionner. Justement le réel dont l'avenir est en question dans « La Troisième », supporté par la technique scientifique, fonctionne et sa progression est aussi menaçante que celle du corps mort d'Amédée dans la pièce de Ionesco. Donc, ça pourrait tout à la fois être ce qui marche d'une façon et ce qui se met en travers de la marche sur un autre plan (= le discours du maître). Une machine infernale, en quelque sorte.

S'en tirer par les bouts, c'est bien joli, mais tout le monde sent que c'est trop commode — et nous verrons que Lacan, qui n'est pas du tout inconscient du problème, ne cherche pas cette issue. Car c'est l'unité du concept qui serait brisée, et il apparaîtrait arbitraire ou confus d'utiliser la même catégorie. Il faut bien que les bouts de réel aient suffisamment de caractères communs pour relever de la même catégorie — même si le réel ne fait pas tout. Même si on pousse la logique des bouts jusqu'à tenir qu'il ne faut jamais parler du réel tout court, mais toujours du *réel de ceci* ou de cela — ce que Lacan n'a certes pas fait, mais qui serait en effet une issue —, il faut une unité de la notion qui justifie qu'on parle à chaque fois de « réel ». Et d'autre part, nous l'avons dit, *que la structure (ou le nœud) soit réelle* fait, dans le champ le plus strictement psychanalytique, objection à la définition du réel comme ce qui empêche que ça marche.

La distinction des plans du « ça marche » ne suffit pas non plus car la nouvelle définition du réel, dans sa radicalité, met en question toute forme de rationalité du réel, et pas seulement le discours du maître.

La suite va nous montrer que Lacan n'a cherché la solution ni du côté de la distinction des bouts, ni de la distinction des plans du « ça marche ».

L'alternative que nous rencontrons dans les définitions de la dernière période, celle où Lacan thématise le plus systématiquement le réel, a des antécédents anciens — nommément une formule hégélienne aussi célèbre que généralement mal comprise : « tout le réel est rationnel, et tout le rationnel est réel ». Or il se trouve que Lacan s'est longtemps réclamé de cette formule comme fondant la pratique et la clinique analytiques elles-mêmes, à commencer par la conférence inaugurale de 1953, « SIR²² », et au moins jusqu'en 1960, dans *L'éthique de la psychanalyse*, (alors même que son élaboration du réel semblait devoir l'en éloigner) et aussi dans « La direction de la cure et les principes de

²² Conférence « SIR », inédit, 7 juin 1953 : « Le rR est son travail, improprement désigné sous le terme de cette fameuse 'neutralité bienveillante' dont on parle à tort et à travers, et qui veut simplement dire que, pour un analyste, toutes les réalités, en somme, sont équivalentes ; que toutes sont des réalités. Ceci part de l'idée que tout ce qui est réel est rationnel, et inversement. Et c'est ce qui doit lui donner cette bienveillance. »

son pouvoir²³ ». Ce principe hégélien est invoqué à chaque fois, non comme un simple principe philosophique, mais comme ce que la théorie et la pratique analytiques mettent très précisément en œuvre. C'est, dans la conférence « SIR », ce qui fonde ladite neutralité bienveillante. Puis l'interprétation que Lacan en fait pour la pratique analytique est que le geste freudien consiste à postuler que tous les phénomènes aberrants, les déchets de la raison que sont rêves, symptômes, lapsus, associations incongrues, tout ceci est en fait rationnel. C'est bien ce que souligne Freud commentant dans les *Cinq leçons* les premiers acquis sur l'hystérie : la nouveauté radicale n'est pas qu'on guérit le symptôme, c'est qu'on comprend comment ça marche, et que donc en ce sens, c'est rationnel.

Le premier temps de la définition du réel, comme *ce qui revient toujours à la même place*, contient déjà l'ambiguïté dont nous parlons ; d'un côté Lacan parle des astres, des planètes (séminaire *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*²⁴). Si l'astronomie est la première des sciences, c'est que les astres en revenant toujours à la même place donnent à l'homme la première idée du réel en tant que rationnel et mathématisable précisément. Certes, les planètes sont réelles « parce qu'elles ne parlent pas », façon de dire qu'elles sont soustraites au symbolique, que le Réel se définit négativement par rapport au symbolique, mais c'est du réel aussi en tant que c'est calculable, et non pas poudroyant, aléatoire. À cet égard, le réel c'est du dur ; on peut se cogner dessus, et on n'y manque pas, mais de ce fait même on peut aussi s'y fier, s'appuyer dessus. Or remarquez bien que jusqu'à la fin, Lacan répétera que tout ce que nous avons attrapé de réel vient du ciel.

Simultanément déjà, « ce qui revient toujours à la même place » désigne la répétition freudienne, c'est-à-dire ce qui se présente comme un défi à la rationalité, et, en effet, comme ce qui dérange, qui détraque la maîtrise et son discours. Il y a donc déjà l'idée du réel comme soumis à une loi interne, à un « savoir dans le réel » qui fait que ça marche, et l'idée du réel comme désordre incompressible que la raison n'arrive pas à domestiquer, mais qui peut être jugé rationnel en tant que la psychanalyse relève le défi de l'expliquer, sans parvenir toutefois à le réduire (dans les deux cas : ce qui s'impose absolument, nécessité ou fatalité). Mais le réel, c'est aussi, dans ce temps, ce qui se révèle dans son horreur dernière dans la gorge d'Irma. Ce que j'appellerai l'intuition lacanienne du réel tient peut-être dans cette conjonction paradoxale du plus ordonné et du plus détraqué.

La deuxième définition du *réel, comme l'impossible*, que la troisième n'annule pas d'ailleurs, contient en fait la même ambiguïté entre le côté

²³ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 585-645.

²⁴ J. Lacan, séminaire *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978.

rationnel et le côté antirationnel, entre ordre et désordre. Il y a un versant de l'impossible, celui qui est le plus près de la clinique, qui est l'impossible à supporter — du trauma, par exemple, puisque c'est par ce biais que l'idée du réel impossible s'introduit dans le Séminaire XI. Or il faut bien dire que l'impossible... à supporter n'a aucun rapport défini avec l'impossible logique, notamment celui, ceux, dont Lacan célèbre la merveilleuse efflorescence dans les mathématiques : l'indémontrable, l'indécidable, l'incomplet et l'inconsistant — qui ont chacun des définitions spécifiques, et dont Lacan souligne à juste titre que, loin d'être des ouvertures sur l'irrationnel, ils n'ont de sens qu'en tant qu'ils se démontrent. Indémontrable se dit d'une proposition qu'on tient pour vraie, qu'on doit dans une axiomatique donnée tenir pour vraie, et dont on peut démontrer qu'on ne peut pas la démontrer. Réel comme impossible ici veut dire que *de l'intérieur du symbolique* le plus épuré (formalisé) on atteint une limite absolue du symbolique : on touche par là un réel en tant que butée, limite (à la formalisation). Ça intéresse $\$$, le réel du symbolique. Et on comprend que Lacan se soit réjoui de voir confirmé de l'extérieur de la psychanalyse ce qu'il posait avec cette écriture²⁵.

Et ne croyez pas que cette alternative entre ordre et désordre, raison et déraison dans le réel soit une vieille lune périmée à partir, par exemple, du nœud borroméen, à partir justement de la troisième du réel.

On peut suivre chez Lacan lui-même dans l'année 1976, l'année du séminaire *Le sinthome*, un débat aigu, une oscillation sur la question de savoir si le Réel fonctionne ou ne fonctionne pas. Et le fond de la question, comme Lacan le dit au moins une fois cette année-là, c'est la question des rapports du Réel et du rationnel, dont on aurait pu croire qu'elle était dépassée depuis longtemps — mais il y a de puissantes raisons pour qu'elle ne soit pas si facile à larguer, aussi longtemps qu'il n'est pas question de couper les ponts avec la science.

Je cite d'abord une conférence donnée à Nice en 1976, l'année du *Sinthome* :

Freud représente [...] une tentative, la tentative de maintenir la raison dans ses droits. J'ai essayé de doctriner ce que représentait cette tentative qui, faut bien dire, est folle. Maintenir la raison dans ses droits, ça veut dire que la raison a quelque chose, quelque *chose* de réel. C'est certainement pas le premier à être parti de là. Il y a même quelqu'un qui l'a dit, bien avant lui, qui a dit que le rationnel était réel.

Le fâcheux de ce quelqu'un, je veux dire le fâcheux de ce qu'il a dit, c'est qu'il a cru que la formule pouvait se retourner, et que de ce que le rationnel fût réel on pouvait conclure, c'est tout au moins lui qui le dit, c'est que le réel était rationnel. [...]

²⁵ Cf. le « Compte rendu de *L'acte psychanalytique* ».

La première réponse est évidemment liée au balancement de ce que je viens de dire : à savoir que si le rationnel est assurément réel, le réel... résiste. [...]

Comment est-ce que Freud [...] a pu dans cette *filée*, vouloir maintenir le réel du rationnel ? C'est ce que je crois avoir éclairé dès mes premières émissions, mes émissions doctrinales, en formulant que l'inconscient, c'était — ai-je dit à l'époque — structuré *comme un langage*²⁶.

Que *le rationnel est réel* c'est donc ce qui se traduit, encore en 1976, pour Lacan, dans la psychanalyse, par l'axiome de l'inconscient structuré comme un langage — et qui est impliqué donc par cet axiome. On voit que ce n'est pas mineur, ni facile à évacuer. On voit aussi qu'il ne s'agit pas de philosophie dont les psychanalystes pourraient se dire qu'elle est facultative, mais du cœur de la théorie analytique. On ne peut pas s'en sortir en opposant le réel de la clinique qui serait comme ci (dérangeant et dérangé) de façon sûre, et le réel de la spéculation qui serait comme ça (rationnel) de façon hypothétique. Mais ce qui est rationnel ne peut pas se définir comme ce qui ne marche pas, bien moins encore comme *ce qui est sans loi*. Ça ne marche pas forcément en accord avec les exigences du vivant qui parle, ni avec celles du discours du maître, mais « ça fonctionne », et selon des lois (au sens de rapports ordonnés et nécessaires) — faute de quoi tout serait possible et il n'y aurait pas de science, et rien ne serait possible, ni la moindre action calculée, ni le plus simple objet technique. Lacan répète justement que si tout est possible, alors c'est là qu'il n'y aurait pas de réel, parce qu'il n'y aurait pas d'impossible. On constate et on comprend que la troisième du Réel n'a pas réglé ni évacué la question du réel en tant qu'il fonctionne.

Je cite maintenant, une intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris, deux mois plus tard, le 24 mars 1976 :

J'avance en somme que le réel, quoique discordant, il se trouve — c'est un fait que nous constatons — que ça marche. [...]

Ce que j'avance, ce que j'avance au dernier terme, c'est que, dans la mesure où le réel fonctionne pour l'homme, je parle de cette chose, malgré tout, tout à fait stupéfiante que l'homme, on ne sait pas pourquoi, est arrivé à catégoriser le réel comme tel, eh bien le réel en tout cas n'atteint ledit homme que de sa discordance, et c'est bien pour ça qu'on est stupéfait qu'il se soit élevé jusqu'à une conception du réel dont moi, timidement, j'ai avancé qu'elle ne saurait s'ébaucher, contrairement aux monomanies humaines, qu'elle ne saurait s'ébaucher, cette conception du réel, que comme d'un réel éclaté²⁷.

Je vous fais remarquer qu'ici comme bien souvent, Lacan parle du réel pour le parlêtre (qui s'est élevé à la conception du réel pas seulement en la

²⁶ *Conférence à Nice*, inédit, 24 janvier 1976.

²⁷ 9^{ème} congrès de l'École freudienne de Paris, mars 1976, Strasbourg, *Lettres de l'EFPP*.

personne de Lacan, on peut le supposer), pas du tout uniquement dans le discours analytique.

On voit ici de façon particulièrement saisissante comment Lacan s'efforce, comme disait le théologien Bossuet, de tenir les deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire deux postulats rendus également nécessaires par des pans essentiels de la doctrine, et qui sont contradictoires : pour Bossuet omniscience divine et liberté humaine²⁸, pour Lacan le réel qui fonctionne, impliqué par toute forme de rationalisme, et le réel discordant — source du symptôme.

Trois semaines plus tard, dans son séminaire, Lacan va avancer une autre solution à son problème — à savoir renvoyer ce qui fonctionne vraiment à la réalité, par opposition à *son* réel :

Le vrai est dire conforme à la réalité, la réalité qui est dans l'occasion ce qui fonctionne, ce qui fonctionne vraiment.

Seulement ce qui fonctionne vraiment n'a rien à faire avec ce que je désigne du réel²⁹.

Dans les « Questions-réponses » de la même séance, il énonce une thèse radicale qui cette fois-ci tranche et implique une rupture avec une grande partie de ce qu'il a dit antérieurement sur le réel — car en principe ça exclut toute présence de savoir dans le réel :

[...] je parle du réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le réel — si c'est mon symptôme dites-le-moi — est, il faut bien le dire, sans loi. Le vrai réel implique l'absence de loi. Le réel n'a pas d'ordre. C'est ce que je veux dire quand je dis que la seule chose peut-être que j'arriverai un jour à articuler devant vous, c'est quelque chose qui concerne ce que j'ai appelé un bout de réel³⁰.

Alors, si nous avons retenu ce qu'il disait quatre mois plus tôt, est-il encore vrai dans le même sens que l'inconscient est structuré comme un langage ? Lacan précise maintenant que Freud, l'hypothèse freudienne de l'inconscient, peut tenir sans le réel au sens de Lacan.

²⁸ Cette référence devrait convaincre que je ne tiens pas l'antinomie lacanienne pour infondée, futile ou facile à dénouer.

²⁹ Séminaire *Le sinthome*, *op. cit.*, séance du 13 avril 1976. Je donne la suite : « C'est une supposition tout à fait précaire que mon réel — il faut bien que je me le mette à mon actif —, que mon réel conditionne la réalité, la réalité de votre audition par exemple. Il y a là un abîme dont on est loin de pouvoir assurer qu'il se franchit. En d'autres termes l'instance du savoir que Freud renouvelle, je veux dire rénove sous la forme de l'inconscient, est une chose *qui ne suppose pas du tout obligatoirement le réel dont je me sers.* »

³⁰ *Ibid.*

Alors, on peut se demander s'il est même possible de dire que le nœud est réel, car le nœud est ordonné.

Le sinthome n'est-il pas cette réalité à double valeur, qui garde du symptôme d'être signe du réel en tant que ce qui ne va pas, et d'être simultanément ce qui fait que ce qui ne tient pas, tient quand même ?

L'avenir

Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc comme je l'ai dit là à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel, et du symptôme.

Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu'elle-même le pose au principe. La vérité s'oublie. Donc tout dépend de si le réel insiste. Seulement pour ça, il faut que la psychanalyse échoue.

Donc le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépende l'analyste dans les années qui viennent et pas le contraire. Ce n'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer. Malgré tout, le réel pourrait bien prendre le mors aux dents ; surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique³¹.

Il n'est pas facile de pénétrer complètement l'ironie essentielle de ces propos. Quel est donc le rapport entre l'avenir de la psychanalyse et l'avenir du réel ? Lequel dépend de l'autre ? Le texte semble dire deux choses à la fois : la mission de la psychanalyse c'est de contrer le réel, de nous en débarrasser ; si elle réussit — perspective évidemment stupéfiante, que le réel disparaisse, et ça par l'opération de la psychanalyse, comme si le réel était un virus, une maladie, et pas une dimension constitutive de l'expérience du parlêtre, qui dépasse de loin les moyens de la psychanalyse —, si elle réussit, elle disparaîtra. (Il n'y a pas à s'en étonner ; Lacan dit que c'est le destin de la vérité de s'oublier ; j'ajoute que c'est la vocation des professions impossibles de se rendre inutiles.) Donc ici l'avenir de la psychanalyse et l'avenir du réel semblent dépendre de la psychanalyse. Mais finalement Lacan tranche en sens inverse et souligne que tout dépend du réel, de son avenir, de son avènement, de son insistance — et pas l'inverse.

Tout, c'est-à-dire l'avenir de la psychanalyse, dépend de « l'insistance du réel ». « L'insistance », depuis toujours, qualifie le symptôme ; elle fut jusqu'alors référée au symbolique, et cela fondait le fait que, si dérangeant que soit, par essence, le symptôme, il était intelligible : la répétition qui est l'autre nom de l'insistance, est la pure manifestation de la chaîne signifiante ; ce qui insiste c'était le signifiant, c'était la vérité. Cela fondait, par là même, la

³¹ « La Troisième », *op. cit.*

possibilité d'intervention efficace de la parole dans le dispositif analytique. Si maintenant l'insistance est l'insistance du réel, et non plus du signifiant dans le réel, si ce réel est désormais conçu comme sans loi, exclu du sens, étranger à tout savoir, alors, le moins qu'on puisse dire, c'est que l'avenir est incertain. Ou bien, c'est la même chose, que si l'échec de la psychanalyse conditionne sa survie, elle a de beaux jours devant elle.